

Les premières étudiantes à l'École de chimie de Mulhouse

L'accès tardif des étudiantes à l'enseignement supérieur français, et plus particulièrement dans les écoles d'ingénieurs, mérite d'être souligné. Mais qu'en a-t-il été à l'École de chimie de Mulhouse, née en France et devenue allemande en 1871 ?

L'enseignement de la chimie a débuté à Mulhouse le 1^{er} mars 1822. Il était, pour quelques étudiants, accompagné d'une formation dans un laboratoire créé et financé par les industriels de l'impression sur étoffes, démarche originale car la formation pratique se faisait alors dans les laboratoires privés des professeurs. Cet enseignement s'est peu à peu développé et structuré, donnant naissance à une formation de technicien chimiste en deux ans en 1855, dispensée par Paul Schützenberger. Dans l'Alsace annexée par l'Allemagne en 1871, l'école devenue municipale n'est pas reconnue comme un établissement d'enseignement supérieur par les autorités, car elle est étroitement contrôlée par la Société industrielle de Mulhouse suspectée de francophilie, et parce que le Reichsland développe une université prestigieuse à Strasbourg. L'école continue toutefois à se développer, en particulier à partir de 1880, sous la direction d'Emilio Noelting. Le cursus est porté à trois ans en 1888 et est sanctionné par le titre de « Technischer Chemiker » que l'on traduisait en français par « Certificat d'études chimiques ». C'est également en 1888 que les autorités exigent que l'enseignement, qui avait lieu en français, se fasse en allemand. Puis une quatrième année, créée en 1898 et réservée aux meilleurs élèves, leur permet de préparer une thèse tout en encadrant les jeunes étudiants. En outre, de nombreux étudiants ayant déjà une formation de chimiste acquise dans des universités viennent à Mulhouse pour y suivre une formation spécialisée de chimiste coloriste, dispensée pour l'essentiel en troisième année, ou pour y poursuivre des travaux de recherche. Quatre-vingt-dix thèses seront soutenues à l'étranger – principalement en Suisse⁽¹⁾ et en France, mais aucune en Allemagne – pendant les trente-cinq années de la direction de l'école par E. Noelting.

Mais il fallut attendre 1907, soit quatre-vingt-six années après la création du premier cours de chimie, pour voir une femme accéder à ses laboratoires.

La première femme qui a fréquenté les laboratoires de l'École de chimie de Mulhouse est Aimée Stepanoff [1]. De nationalité russe, née à Ekatherinburg le 12 août 1881, elle vient de l'Université de Genève où elle a effectué six semestres. Elle séjourne à Mulhouse du 15 octobre 1907 au 1^{er} février 1908, où elle prépare un doctorat sous la direction de Friedrich Kerhmann. Elle soutient sa thèse « sur la paraminophénylacridine et quelques-uns de ses dérivés » à Genève en 1908.



L'École de chimie de Mulhouse au début du XX^e siècle.

La compilation des publications des anciens élèves, établie pour le cent-cinquantième de l'école, lui attribue dix-huit publications entre 1925 et 1934, émanant toutes du laboratoire de chimie organique de la Faculté de médecine de l'Université de Moscou.

En 1911, une Polonaise de Lodz, Natacha (ou Natalie) Jukel, qui a soutenu un doctorat à Berne en 1910, effectue un court séjour à l'école.

Aniela Lubliner, Polonaise de nationalité russe car il n'y a pas alors d'État polonais, est née à Varsovie le 10 août 1892. Après quatre semestres à l'Université de Lausanne, elle est inscrite comme élève régulière de 3^e année le 1^{er} octobre 1912. Elle pourrait donc être la première et seule femme à avoir obtenu le diplôme de « Technischer Chemiker » qui était décerné à l'issue de la 3^e année. Elle est ensuite assistante d'Eugène Grandmougin à partir du 1^{er} octobre 1913. Jean Lichtenberger, qui partage le laboratoire avec elle, la décrit ainsi dans ses mémoires : « *Un peu plus loin, une Polonaise, Aniela Lubliner, petite personne silencieuse et digne, aux cheveux roulés en macarons sur les oreilles. Elle ne connaît que sa besogne et ne fraye avec personne.* » Entre les deux guerres, elle vit à Varsovie.

Sonia d'Ambrunian est née le 14 septembre 1886 à Choucha en Arménie (alors sous domination russe). Elle prépare un doctorat à Mulhouse de novembre 1912 à décembre 1913 sous la direction d'Eugène Grandmougin et de Hans Zickendraht. Elle soutient sa thèse, intitulée « *Spektrographische Studien in der Auraminreihe im ultravioletten Licht* », à Neuchâtel en 1914, sous le nom de Sonia Favre-d'Ambroumian, car elle s'est mariée à Paris le 9 septembre 1913 avec Paul-Henri Favre, issu d'une vieille famille mulhousienne et qui réside à Lörrach (Pays de Bade) où son père, chimiste, est associé dans la manufacture Koechlin, Baumgartner et Cie. Curieusement, nous n'avons pas retrouvé trace de l'inscription de Sonia dans le registre de l'école, ce qui fait que nous ignorons dans quelle université elle a précédemment étudié.

On remarquera que toutes les femmes ayant fréquenté l'École de chimie de Mulhouse avant la Première Guerre mondiale sont originaires d'Europe de l'Est (Empire russe et Empire austro-hongrois), comme environ 30 % des élèves de l'école à cette période. Elles ont préalablement poursuivi des études supérieures de chimie dans des universités suisses (sauf probablement Sonia). En effet, les universités suisses furent pionnières dans l'accueil des femmes, dont un grand nombre venaient de l'Empire russe [2]. On notera également qu'aucune d'entre elles n'a été dirigée par le directeur, Emilio Noelting. En effet, selon son neveu Jean Lichtenberger, Noelting estimait que l'École de Mulhouse avait pour vocation de préparer à une carrière industrielle peu compatible avec le statut d'épouse. Mais Eugène Grandmougin, qui a codirigé la thèse de Sonia Favre-d'Ambroumian, montre une opinion extrêmement restrictive sur l'aptitude des femmes dans ses ouvrages écrits ultérieurement pendant la guerre. Par exemple dans *L'enseignement de la chimie industrielle en France* (H. Dunod et E. Pinat, 1917), il écrit : « *L'expérience prouve que partout où il ne s'agit pas de créer, de faire œuvre d'initiative et d'initiation, mais uniquement d'appliquer des méthodes existantes, la femme, par son souci du détail, sa minutie et son habileté manuelle, a donné, lors de son emploi, de bons résultats* », et plus loin : « *Nous estimons qu'il faut limiter l'emploi des femmes aux postes analytiques où elles se trouveront sous la direction d'un chef de service masculin.* » On peut en conclure que l'accueil des premières étudiantes à l'École de chimie de Mulhouse n'a pas été très enthousiaste !

L'École de chimie de Mulhouse, qui était allemande depuis 1871 mais étroitement liée à une société industrielle de Mulhouse francophile, fermée durant le conflit, redevient française en 1919. Après la fin de la Première Guerre mondiale, le recrutement de l'École de chimie de Mulhouse change. Comme dans les autres écoles de chimie, on y poursuit un cursus complet et la très grande majorité des élèves est française, avec bien sûr une forte proportion d'Alsaciens [3]. Environ 70 % des élèves sont titulaires du baccalauréat, les autres étant recrutés sur concours. Pour s'aligner sur les autres écoles de chimie françaises, le diplôme devient « ingénieur chimiste ».

Renée Guillemin, née en Algérie en 1898, a dû interrompre ses études à la Maison de la légion d'honneur en raison de la guerre en 1916. Revenue à Alger, où le lycée n'accepte pas les jeunes filles, elle prépare le baccalauréat par cours particuliers et le passe avec une dispense spéciale du ministre. Elle intègre la promotion entrée en 1919, où elle est la seule femme, et obtient le premier diplôme d'ingénieur chimiste décerné à une femme par l'École de Mulhouse en 1922. Mariée avec un camarade de promotion, Pierre Lemoine, et après avoir élevé leurs trois filles, elle lui succède, lors de son décès en 1939, à la direction des laboratoires de chimie des Établissements Doitteau à Corbeil (Essonne). Un bombardement ayant détruit l'usine en 1944, elle reconstruit le laboratoire. Elle aura alors une longue et brillante carrière dans l'industrie jusqu'en 1962. Membre fidèle de l'amicale des anciens élèves de l'école, elle décède en 2003, âgée de 105 ans [4].

Dans la pléthorique promotion suivante, 61 étudiants entrant en 1920, une seule femme : Suzanne Bott. Elle a étudié au lycée Kléber de Strasbourg avant la guerre (Abitur). Mariée avec Marius Hueber, élève de la promotion précédente qui fera carrière à la Compagnie nationale des matières colorantes à Creil (Oise), il ne semble pas qu'elle ait eu une activité professionnelle.

Entrée l'année suivante, en 1921, Denise Littolff a étudié au lycée de Mulhouse et est titulaire du baccalauréat ès sciences. Elle soutient en 1927 un doctorat d'université à Strasbourg, qu'elle a préparé à Mulhouse sous la direction de Martin Battegay, le successeur de Noelting. Mariée avec Marcel Fury, de la promotion entrée en 1919, tous deux feront carrière aux Mines de potasse d'Alsace.

Entrée en 1929, Mireille Weber, autre Mulhousienne, sera la première femme major de sa promotion.

La proportion d'étudiantes restera faible pendant l'entre-deux-guerres, mais en 2016, celles-ci représentent 59 % de l'effectif. Il faudra attendre les années 1980 pour voir des femmes enseignantes titulaires à l'école, et l'année 2016 pour que l'une d'entre elles, Jocelyne Brendlé, en devienne la première directrice.

(1) Compte-tenu de la proximité et du fait que Mulhouse a été suisse pendant près de trois cents ans, les liens avec la Suisse sont naturels. Mais pendant la période d'administration allemande, les liens entre l'école de chimie et les établissements d'enseignement supérieur suisses sont particulièrement étroits. À part quelques Alsaciens, la quasi-totalité des enseignants sont suisses ou ont étudié en Suisse. La raison probable est que la Société industrielle de Mulhouse ne souhaite pas recruter des enseignants allemands et ne peut pas recruter des Français sans créer des tensions avec l'administration.

[1] Archives de l'École de chimie de Mulhouse, en dépôt aux archives municipales de Mulhouse, listes des étudiants 15 AD 4/3.

[2] Thikonov N., *La quête du savoir : étudiantes de l'Empire russe dans les universités suisses (1864-1920)*, Thèse de doctorat de l'Université de Genève/EHESS, 2004. Le prix Nobel de chimie 1913 Alfred Werner est connu pour avoir accueilli un grand nombre d'étudiantes slaves dans son laboratoire à l'Université de Zürich dans la première décennie du XX^e siècle.

[3] Chézeau J.M., Les chimistes, leurs institutions et leurs sociétés savantes entre les deux guerres. V - L'École de chimie de Mulhouse, *L'Act. Chim.*, 2014, 385, p. 41.

[4] Association amicale des anciens élèves, École Nationale Supérieure de Chimie de Mulhouse, *Annuaire*, 2004, p. 49.

Jean Michel CHÉZEAU,
ancien directeur de l'École Nationale Supérieure de Chimie
de Mulhouse.

* jeanmichel.chezeau@orange.fr